

CAMPEAU, Lucien, s.j., *La mission des jésuites chez les Hurons, 1634-1650*. Montréal et Rome, Éditions Bellarmin et Institutum Historicum, s.i., 1987.

Alain Beaulieu

Volume 41, numéro 2, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304556ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304556ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, A. (1987). Compte rendu de [CAMPEAU, Lucien, s.j., *La mission des jésuites chez les Hurons, 1634-1650*. Montréal et Rome, Éditions Bellarmin et Institutum Historicum, s.i., 1987.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(2), 249–253. <https://doi.org/10.7202/304556ar>

CAMPEAU, Lucien, s.j., *La mission des jésuites chez les Hurons, 1634-1650*.
Montréal et Rome, Éditions Bellarmin et Institutum Historicum, s.i., 1987.

Occupé depuis plusieurs années déjà à l'édition des textes des jésuites de la Nouvelle-France (ses *Monumenta Novae Franciae*), Lucien Campeau vient de publier une étude sur la plus célèbre (et la plus étudiée) des entreprises

missionnaires des jésuites en Amérique du Nord: la mission huronne. «De même foi et de même profession que les héros de son récit» (page couverture) et «attiré à la Compagnie de Jésus par les grandes figures des missionnaires des Hurons» (p. 11), le Père Campeau y propose une vue particulièrement idéalisée de l'activité des jésuites. Affichant un souci de fidélité absolue à l'esprit des textes qui lui servent de base documentaire (les *Relations* des jésuites), il en reproduit avec beaucoup d'application toute la dimension édificatrice, composant un ouvrage qui se veut d'abord une réaffirmation de la grandeur et des bienfaits de l'oeuvre missionnaire.

L'ouvrage s'ouvre sur une longue partie à caractère ethnographique (chapitres 1 à 7). Si on n'y apprend rien de véritablement nouveau sur la question, on y constate, par contre, une certaine évolution dans l'attitude de l'auteur face aux cultures amérindiennes. Les jugements de valeur négatifs, omniprésents dans certains de ses écrits antérieurs, y cèdent en général la place à une vision plus neutre, conséquence peut-être de «l'estime» que Campeau avoue avoir senti grandir en lui «pour le peuple évangélisé par les missionnaires» (p. 11). Cette estime n'a malheureusement pas suffi pour éliminer tous les points de vue ethnocentriques et moralisateurs qui, s'ils se font plus discrets, resurgissent tout de même à quelques reprises dans l'ouvrage. On trouve, par exemple, des références à la «crédulité des Hurons» (p. 258), à leurs «dérèglements moraux» (p. 131), à leurs rites «toujours superstitieux et souvent lubriques» (p. 253), aux «extravagances» (p. 126) qui entourent les efforts pour conjurer la sécheresse, sans parler des «bacchanales» (p. 47) qui accompagnent les démarches pour satisfaire les songes. Campeau se permet aussi certaines comparaisons avec le monde animal dont la pertinence est pour le moins douteuse. Il recourt ainsi aux études éthologiques, qui auraient démontré «la force de cohésion et de collaboration que l'origine commune donne à des sociétés animales» (p. 66-67) pour expliquer la grande solidarité de la société huronne, société «fondée sur la parenté du sang» (p. 67). Notons enfin, qu'à son avis, les nomades de la vallée du Saint-Laurent vivaient «au jour le jour de chasse, de pêche et de cueillette, à l'instar des animaux de la forêt» (p. 113; le souligné est de nous).

Le reste de l'ouvrage retrace par le menu, année après année, l'histoire de cette mission, de 1634 (date du retour en force des jésuites en Huronie) à 1650 (année de la dispersion finale des Hurons suite aux attaques iroquoises). Campeau vise d'abord à montrer la réussite des jésuites dans leur entreprise auprès des Hurons, comme en témoignent très bien les titres de quelques-uns des chapitres: 12 - «L'Église sort de terre»; 13 - «Croissance et multiplication des églises»; 14 - «Progrès de l'évangélisation»; 15 - «L'Évangile enraciné». Il veut établir une fois pour toutes que la ligue huronne aurait «été à peu près entièrement gagnée par les missionnaires en 1650» (p. 326). L'essentiel de sa démonstration repose sur la mise en rapport du nombre de baptêmes faits entre 1634 et 1650 (environ 9 500) avec le chiffre de la population huronne de 1640 (quelque 10 000 personnes), ce qui donne 95% de baptisés. D'un point de vue strictement quantitatif, le résultat semble étayer les thèses de l'auteur, mais la démonstration ne résiste pas à un examen attentif qui dévoile très rapidement le caractère fallacieux du calcul. Soucieux de présenter la réussite complète des jésuites, Campeau en biaise les fondements lorsqu'il adopte comme point de repère la population huronne de 1640, population qui, depuis 1634, avait

connu une chute importante. Fauchés par les maladies européennes qui avaient déferlé sur leur territoire, les Hurons étaient passés de quelque 20 000 ou 30 000, vers 1630, à environ 10 000, dix ans plus tard. C'est donc une population diminuée de moitié, sinon des deux tiers, que Campeau prend comme point de repère; pas étonnant qu'il obtienne une proportion de baptisés si favorable à ses thèses!

Le chiffre de 9 500 baptisés (puisé dans les *Relations*, mais confronté aux données de lettres privées qui le corroborent) reste tout de même impressionnant et soulève de nombreuses questions qui concernent aussi bien la signification et la profondeur de ces conversions que les facteurs qui les conditionnent. Sur ces questions, les positions de Campeau sont tranchées et laissent peu de place aux nuances. Dans son optique idéalisatrice, la réussite quantitative des jésuites se combine inmanquablement à une réussite qualitative. Les doutes ne sont pas permis sur la profondeur et la sincérité des conversions: une fois baptisés, les Hurons deviennent des chrétiens accomplis. Sa preuve repose essentiellement sur les exemples de la conduite édifiante des baptisés. A la manière des *Relations*, Campeau remplit son ouvrage des actions et des paroles vertueuses des baptisés, actions et paroles qui viennent témoigner de «l'ardeur de l'amour divin qui les possédait» (p. 257). Malheureusement pour Campeau, la démonstration risque fort de ne convaincre que les convaincus, en particulier ceux qui renoncent à toute interrogation sur la fonction de cette littérature missionnaire du 17^e siècle et qui s'interdisent toute question sur l'orientation qu'une telle fonction peut donner à son contenu.

Dans l'explication du mouvement de conversion, Campeau rejette toute référence à des facteurs externes au profit d'une interprétation qui fait de la conversion le résultat logique de la diffusion d'un message religieux supérieur. La cohérence du message chrétien ne pouvait laisser les Hurons indifférents et suffit à expliquer les conversions. Soulignons la discrétion de l'auteur sur les avantages matériels offerts aux baptisés (possibilité d'acquérir des armes à feu, interdites aux «païens», et meilleurs prix pour leurs fourrures). Parce qu'ils entacheraient les motivations des convertis de considérations trop «terrestres», ces éléments n'ont guère le droit de cité dans l'ouvrage de Campeau. Pourtant, ses confrères du 17^e siècle ne partageaient pas ses scrupules, approuvant pareilles mesures et louangeant ceux qui les avaient adoptées, car elles constituaient autant de mesures incitatives au baptême. Mal vues aujourd'hui, ces mesures étaient dans l'ordre des choses au 17^e siècle et, en toute logique, le souci de fidélité à l'esprit des *Relations*, dont témoigne Campeau, aurait dû l'amener à souligner l'adoption de cette politique favorable aux conversions.

Par son insistance sur l'intériorisation parfaite de la nouvelle religion chez les baptisés et par son rejet de tout facteur externe comme élément explicatif de la conversion, l'auteur prend évidemment le contre-pied du courant de pensée critique qui domine l'historiographie récente sur l'entreprise missionnaire en Nouvelle-France. Mais, ce ne sont pas les deux seuls points qui suscitent l'opposition de Campeau: celle-ci paraît encore plus exacerbée par la question de l'impact social du christianisme. Aux auteurs récents -- dont Bruce G. Trigger est le seul représentant explicitement nommé --, Campeau reproche d'avoir souligné à outrance les répercussions négatives de l'action des jésuites, les mettant au banc des accusés pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Il entend donc reprendre la cause des missionnaires pour redonner une certaine légitimité à leurs actions et les absoudre des méfaits qu'on leur attribue.

Contre ceux qui se sont acharnés «à démontrer l'effet néfaste de la prédication des jésuites» (p. 276), Campeau recourt d'abord à un argument de nature strictement idéologique — qui repose sur ses convictions religieuses —, soulignant la dimension essentiellement bénéfique et salutaire, voire libératrice, de l'entreprise de christianisation. Élevant «la qualité humaine à un niveau qui décourage les critiques» (p. 14), la foi chrétienne est *la* voie universelle du salut. Bienfait suprême à offrir aux Amérindiens, elle les délivre «des craintes qui habitaient leurs jours» (p. 356). Du coup, leur «vie prend sens» et «ils marchent désormais dans la lumière, sans hésitation» (*ibid.*). Le procédé, qui n'est guère nouveau, consiste en somme à excuser et à légitimer les bouleversements sociaux et culturels que l'action des jésuites aurait pu produire en brandissant l'étendard du progrès moral et spirituel. Certes, le christianisme bouleverse les cultures et les sociétés, mais c'est un mal nécessaire à l'acquisition du bien suprême: la foi libératrice. Sans doute dans l'espoir de faire partager ses convictions religieuses, fondement essentiel de cette partie de son argumentation, Campeau parsème d'ailleurs son ouvrage de nombreuses réflexions pieuses sur la grandeur de Dieu et du christianisme. L'abondance de ces réflexions — la conclusion prend véritablement des allures de sermon — donne parfois la désagréable impression que le Père Campeau n'a pas su distinguer les genres, confondant le prêche et le discours historique.

Le recours à cet argument idéologique se complète d'une tentative pour réduire la portée des répercussions sociales de l'action des jésuites et pour démontrer que les méfaits qu'on leur attribue sont le fait d'autres facteurs. Selon l'auteur, on prétend à tort que l'intervention des missionnaires a polarisé la société huronne en deux groupes antagonistes (les chrétiens et les «traditionnalistes»), provoquant ainsi des tensions sociales qui auraient perturbé le bon fonctionnement de la ligue huronne et miné sa cohésion à un moment crucial de son histoire. A cette hypothèse, qui suppose «l'existence d'une profonde division et opposition entre chrétiens et infidèles» (p. 277), il en substitue une autre qui met de l'avant l'idée de relations, sinon parfaitement harmonieuses, du moins empreintes de tolérance, de douceur et de patience. En adoptant cette position, Campeau déroge toutefois à la fidélité qu'il proclame pour l'esprit des *Relations*, car celles-ci soulignent au contraire les tensions qui existaient entre «païens» et chrétiens. Dans un schéma édifiant propre au 17^e siècle, ces tensions témoignaient de la rupture des convertis avec leur milieu d'origine et elles indiquaient que la force des liens unissant les chrétiens dépassait celle des liens traditionnels de parenté et d'amitié.

Quoi qu'il en soit de cette fidélité à l'esprit des *Relations*, Campeau souève là une question importante qui, même si on ne partage pas son optique, doit être examinée attentivement. Les auteurs récents n'auraient-ils pas eu, en effet, tendance à exagérer les tensions provoquées par l'introduction du christianisme? Pour le démontrer, Campeau fait d'abord remarquer que les convertis ne se sont pas regroupés entre eux pour former des villages distincts, ce qu'ils auraient fait à coup sûr si «les conditions de vie étaient devenues insupportables» (p. 277). Même s'il repose sur une supposition, l'argument mérite d'être entendu. A défaut de prouver complètement l'absence de tensions importantes entre convertis et «traditionnalistes», du moins suggère-t-il que la profondeur des divisions n'était pas suffisante pour provoquer l'éclatement des communautés huronnes.

Campeau souligne aussi qu'au moment «de la grande dispersion, les Hurons ne se sont pas partagés entre chrétiens et païens, mais par bourgs ou régions» (p. 277), ce qui, à son avis, n'aurait pu se produire si les membres de ces communautés avaient été profondément divisés. Même s'il repose encore sur une supposition, l'argument est intéressant, car il indique la persistance et la force des liens traditionnels, malgré la nouvelle appartenance religieuse de certains Hurons. Mais cet argument surprend dans l'ouvrage de Campeau et dénote une certaine incohérence entre les différentes parties de sa démonstration. Car, pour lui accorder une certaine valeur, du moins faut-il supposer que les «païens» étaient encore en nombre assez important en 1650. S'il n'existait presque plus de «païens», comme l'avance l'auteur, en quoi le regroupement par bourg lors de la dispersion finale vient-il témoigner de l'absence de tensions importantes entre chrétiens et «traditionnalistes»? Intéressant en soi, l'argument n'a malheureusement plus de valeur une fois resitué dans l'ensemble de l'argumentation de l'auteur.

Le dernier argument de Campeau est sans contredit le plus intéressant. Pour démontrer «que la raison maîtresse de la ruine des Hurons» ne fut pas «l'ébranlement culturel causé par la prédication des jésuites» (p. 345), l'A. souligne que des groupes ethniques voisins des Hurons, les Pétuns et les Neutres, aussi importants numériquement, mais sans contacts avec les jésuites, ont connu, dans les mêmes années, un sort similaire à celui de la ligue huronne, étant eux aussi dispersés par l'offensive des Iroquois. Bien qu'il soit extrêmement difficile d'évaluer la portée réelle de la division sociale causée par l'introduction du christianisme et de juger de ses effets concrets sur la cohésion de la ligue huronne, du moins faut-il admettre que l'exemple de l'effondrement des Neutres et des Pétuns -- ni divisés ni perturbés par l'introduction du christianisme — incite à ramener à de plus justes proportions les conséquences sociales de l'intervention des missionnaires.

En définitive, hormis cette dernière partie de l'argumentation, qui n'occupe qu'une part infime de l'ouvrage et aurait très bien pu faire l'objet d'un article, l'ouvrage risque fort de ne susciter qu'un écho limité. Sa dimension anecdotique, la multiplication abusive des détails, le style héroïsant et édifiant en rebuteront sans doute plus d'un. Notons enfin que la «Bibliographie utile» placée à la fin de l'ouvrage souffre de lacunes considérables. On y trouve des références à l'*Encyclopaedia Universalis*, aux écrits de Campeau, à un ouvrage sur *La vie quotidienne des Aztèques*, mais à peu près rien de l'abondante littérature récente concernant l'entreprise missionnaire en Nouvelle-France au 17^e siècle. En définitive, sous sa forme actuelle, il s'agirait plutôt d'une bibliographie inutile pour le chercheur ou l'étudiant.